

[Retrouver ce titre sur Numilog.com](http://Numilog.com)

Jacques Soufflet



# un étrange itinéraire



Londres -

Vichy -

1940-1944

Londres

COLLECTION  
espoir

PLON

92

23--24

27  
n  
LE 18  
LE 12

LE  
LE  
LE

# UN ÉTRANGE ITINÉRAIRE

393

8° LG<sup>61</sup>  
1267  
(17)

## COLLECTION espoir

Sous la direction de  
L'INSTITUT CHARLES-DE-GAULLE

Par son action et dans ses écrits, le général de Gaulle a abordé la plupart des problèmes sociaux, économiques, politiques, qui se posent à notre temps. Dans de nombreux cas, il a pris position sur leur évolution.

Sans doute quelques données changent-elles, mais les grandes questions demeurent posées aujourd'hui comme hier.

L'Institut Charles-de-Gaulle se propose de réunir, dans le cadre de la collection « Espoir » éditée par la librairie Plon, une série d'études d'actualité dont certaines rapprocheront les vues du fondateur de la V<sup>e</sup> République des situations et perspectives du moment.

De même, la collection présentera des témoignages de nature à éclairer la personnalité de ceux qui ont joué un rôle dans la vaste entreprise de rénovation nationale commencée en 1940.

En raison du caractère scientifique des travaux de l'Institut, les opinions exprimées dans cette collection seront très variées et parfois opposées. Dans ces conditions, l'Institut ne saurait donc en prendre aucune à son compte.

P.L.

Dans la même collection

*DE GAULLE FACE A L'EUROPE, par Gilles Gozard.*

*DE GAULLE ET LES DEBUTS DE LA V<sup>e</sup> REPUBLIQUE, par Léon Noël.*

*DE GAULLE ET L'ARMEE, par Edmond Pognon.*

*UN AUTRE MALRAUX, par Brigitte Friang.*

*DE GAULLE ET LE SERVICE DE L'ETAT, par des collaborateurs du Général.*

*LES BATAILLES ECONOMIQUES DU GENERAL DE GAULLE, par Alain Prate.*

*DE GAULLE 1944, par René Hostache*

*LES NEUF SAGES DE LA RESISTANCE, par Diane de Bellescize.*

*« L'ENTOURAGE » ET DE GAULLE, ouvrage collectif présenté par Gilbert Pilleul.*

*« L'ABOMINABLE ARMISTICE » DE JUIN 1940, par Henri Longuechaud.*

*DE GAULLE 1947-1954. POURQUOI L'ECHEC ? Du R.P.F. à la traversée du désert, par Louis Terrenoire*

*DE GAULLE ET CHURCHILL, par François Kersaudy.*

*LE GENERAL DE GAULLE ET L'INDOCHINE, 1940-1946, ouvrage collectif présenté par l'Institut Charles-de-Gaulle.*

*LA GENERATION DU FEU, par Charles de Gaulle, Jacques Vendroux, Gérard Boud'hors.*

*DE GAULLE ET LA NATION FACE AUX PROBLEMES DE LA DEFENSE (1945-1946), colloque organisé par l'institut d'Histoire du temps présent et l'Institut Charles-de-Gaulle.*

*DE GAULLE ET ROOSEVELT, La France Libre aux Etats-Unis, par Raoul Aglion.*

ESSE-4891-17-51-30  
| Jacques (SOUFFLET) |

UN ÉTRANGE  
ITINÉRAIRE

Londres-Vichy-Londres  
1940-1944

*Préface de Maurice Schumann  
de l'Académie française*



Sous la direction de  
L'INSTITUT CHARLES-DE-GAULLE

PLON  
8, rue Garancière  
Paris

DL-12-11-1984-32523

Jacques SOUFFLET

UN ÉTRANGER  
ITINÉRAIRE

Montre-Vidy, France  
1940-1944



La Loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

© Librairie Plon, 1984

ISBN 2-259-01215-9

## PRÉFACE

« Risquer sa vie pour pouvoir la donner » : cette maxime était une des devises des Forces françaises libres, peuplées de volontaires dont la plupart avaient dû lever des interdits, franchir des obstacles naturels, braver tous les périls, avant de trouver leur récompense dans la reprise du combat. Mais, si l'expression n'avait pas été forgée en 1940, il aurait fallu l'inventer en 1984 pour résumer « l'étrange itinéraire » de Jacques Soufflet. C'est à la page 140 de son récit qu'il s'interrompt pour soupirer : « Comme c'est difficile de se battre pour son pays ! Que faut-il donc faire pour y parvenir ? ». La réponse est tout entière contenue dans le ton de la question : il faut, « pour y parvenir », s'interdire, tant qu'il y aura un envahisseur sur le sol national, de jamais penser à autre chose, si imprévues et si contraignantes que puissent être les sollicitations inverses. Par exemple, celle du commandant de l'Ecole de pilotage 101 qui, le 17 juin 1940, veut empêcher l'envol vers l'Angleterre du capitaine de vingt-huit ans coupable de ne pas oublier son idéal de Saint-Cyrien et de persister à croire qu'il s'est « instruit pour vaincre ». Ou encore, celle des geôliers de Dakar ou d'Alger qui — après avoir capturé Soufflet dont la mission était d'épargner à la France un engagement fratricide — usent vainement des drogues les plus variées pour le faire glisser vers l'abandon.

« Chaque fois — m'a confié Jean Sainteny peu de temps avant sa mort — que je voyais le visage d'un nouveau compagnon de lutte, je me demandais quel choc initial l'avait poussé vers la Résistance... Moi ? Oh, c'est très simple : je suis allé, en 1940, reconnaître le corps de mon jeune

*frère tué pendant la campagne de France et je me suis dit : ils me paieront cela... » C'est, pour ce qui concerne Jacques Soufflet, tout aussi simple. Quand ce fils de paysans picards qui, à l'âge de deux ans, a fui l'invasion dans les bras de sa mère entend la voix de Pétain l'inviter à « cesser le combat », il se récrie : « Même si tout est perdu, je n'accepte pas que la guerre s'arrête sans que je l'aie faite. Dès ma petite enfance, je m'étais juré de devenir officier aviateur. J'y suis parvenu grâce aux sacrifices de mes parents. Tout cela pour que je n'aie même pas le temps de me battre ? Ah non ! L'Angleterre continue la lutte ; j'irai en Angleterre. »*

*Le sursaut d'abord ; les bonnes raisons ensuite : le général de Gaulle lui-même a respecté cet ordre. « L'appel du 18 juin — m'a-t-il dit en novembre 1940 — est un raisonnement fondé sur l'analyse des causes de la future défaite allemande. Mais ce raisonnement est postérieur à ma décision. Je l'ai prise sans hésiter parce que j'avais sous les yeux le spectacle de la trahison et, dans le cœur, le refus dégoûté de lui reconnaître le dernier mot. Voilà tout... »*

*Ce ton n'aurait pas déplu à Jacques Soufflet qui fut un résistant de la première seconde et un gaulliste de la première heure, mais non de la première minute. Pour comprendre son histoire et, par là-même, pour mieux comprendre la nôtre, je me plais à rapprocher l'une de l'autre et à relire l'une après l'autre les pages 50 et 70 du livre de ce soldat-né qui n'a trouvé sa respiration qu'aux commandes d'un avion de chasse du groupe Alsace ou d'un bombardier du groupe Lorraine. Ces deux pages, quatre années les séparent.*

*8 juillet 1940 : Soufflet accueille avec quatre autres officiers français le général de Gaulle sur une base de la Royal Air Force. Il est décidé à s'engager dans l'aviation britannique, parce qu'il ne croit pas à la victoire et parce que son obsession est de participer à la dernière bataille. Le Général lui rétorque que l'Angleterre tiendra, puis gagne la partie en ajoutant : « Deux cents aviateurs sous notre uniforme seront plus utiles à la France que deux mille sous l'uniforme anglais ».*

*Début de 1944 : Une escadre française de chasse est constituée sous les ordres du colonel Bernard Dupérier que Jacques Soufflet vénère : venu d'Afrique du Nord, le groupe*

des Cigognes y rejoint les groupes Alsace et Ile-de-France. Alors Soufflet laisse éclater sa « joie profonde » d'avoir dit « oui » à de Gaulle le 8 juillet 1940. Jamais il n'a ressenti plus intensément la signification et la grandeur historiques du gaullisme grâce auquel, dans le camp de la victoire finale, la place de la France n'est pas restée vide un seul jour.

Le style du dernier en date des mémorialistes de cette épopée tragique est aussi sobre que celui d'un autre homme d'épée, le moraliste Vauvenargues ; mais il est relevé par le sel d'une ironie discrète. Affecté en avril 1945 au cabinet militaire du général de Gaulle, président du Gouvernement provisoire de la République, Soufflet, qui a trente-cinq ans et cinq galons, s'offre l'amer régal d'une visite impromptue à la prison militaire d'Alger, dont le directeur n'a pas changé depuis le temps où il y croupissait dans la vermine. Le récit de l'entretien est un morceau d'anthologie, dont la conclusion fait rire et frissonner : « Il est brave. Il ne veut la mort de personne. Au contraire, il risquerait d'en tirer des ennuis. Il m'invite à prendre quelque chose. Je ne saurai jamais quoi. »

Mais il advient que la vibration soit plus ample et que la flèche vole plus haut. En préparant, puis en réussissant, sa seconde évasion, Soufflet a constaté — contrairement aux Menus Messieurs dont la langue s'exerce à dénigrer la France pour la punir d'avoir écrit sans leur aide une histoire digne d'elle — que le pays était, dans ses profondeurs, resté fidèle à lui-même ; parmi les concours généreux et multiples auxquels il devait d'avoir accompli son rêve, le moins inattendu n'avait pas été celui de Jean Borotra, à qui — dès le lendemain de la Libération — il s'empessa d'apporter un témoignage décisif : « Quelle sensation curieuse — écrit-il superbement — que tous ces cercles qui s'entrecroisent, se referment et s'enchaînent ! »

Itinéraire étrange ? Sans doute, mais non pas itinéraire fortuit. Car, à chaque pas, Jacques Soufflet semble nous dire, avec le poète de l'armée des ombres, que, « s'il était à refaire, il referait ce chemin ».

Maurice Schumann  
de l'Académie française  
Compagnon de la Libération



LE GÉNÉRAL DE GAULLE

18 Juin 1952.

Aux Aviateurs de la France Libre!

En répondant à l'appel du 18 Juin, j'ai demandé sans ? — Combattre!

Comme, pour combattre, alors, sans hésiter, pas beaucoup, sans avoir beaucoup combattu. Pour vous, dans les cieux d'Europe, d'Afrique, de Russie, que d'angoisses vaincues, de périls courus, de compagnons perdus!

Mes camarades, Aviateurs des Groupes "Alsace", "Ile-de-France", "Normandie-Niémen", "Lorraine", "Bretagne", ou détachés dans les rangs de la "Royal Air Force", vous répondrez, jour après jour, pour la patrie humiliée, jusqu'à l'heure de sa victoire.

Qu'importe, que fasse le temps, que soit la médiocrité, que dispersent d'autres soucis, rien n'effacera de la gloire de la France ce que vous lui avez offert.

G. de Gaulle.

## INTRODUCTION

Le 17 juin 1940, tandis que s'achève un printemps radieux, sous un ciel qui depuis le 10 mai resplendit de soleil et d'azur, tout s'effondre. Protégées par la chasse allemande, appuyées par des vagues incessantes de Stukas qui écrasent sous leurs bombes aussi bien les nœuds de résistance que les convois de réfugiés, les divisions blindées de la Wehrmacht ont pulvérisé l'armée démodée et mal préparée de la France. La défaite imprévue, rapide, totale, sans référence dans le passé, s'abat sur une nation saignée à blanc en 14-18, qui n'a pas retrouvé, vingt ans après, le goût de l'effort et du sacrifice. Ses chefs militaires, malgré leur valeur et la gloire acquise dans le conflit d'hier, sombrent dans le défaitisme.

L'un d'eux, le plus illustre, demande ce jour-là à l'ennemi les conditions d'un armistice. Les Français, assoimés moralement et matériellement, dans leur immense majorité approuvent l'initiative prise par ce vieux maréchal de France.

Quatre camarades et moi, alors jeune capitaine aviateur, décidons de ne pas nous associer à ce geste d'abandon, sinon de trahison, et de tenter par tous les moyens de poursuivre le combat, un combat qui pouvait, j'en conviens, paraître sans raisonnable espoir. Mais, dans une pareille circonstance, une réaction passionnelle, charnelle, l'emportait sur la raison. Il ne faut pas chercher à l'expliquer logiquement.

Dès le 19 juin, quand nous apprîmes en Angleterre l'appel lancé par un certain général de Gaulle, inconnu de nous et à vrai dire de la quasi-totalité des Français, la décision nous apparut moins folle, moins irrationnelle. Malgré notre volonté d'échapper désormais à la tutelle de tout commandement français, la lecture d'un texte qui osait parler de victoire finale, après avoir tracé les raisons d'espérer en elle, nous fit du bien : nous n'étions pas seuls à vouloir continuer la lutte pour empêcher la France de mourir, ou bien à vouloir mourir avec elle.

Ainsi commença l'aventure de la France Libre, avec ses espoirs et ses déceptions, ses faiblesses et ses succès, ses deuils et ses triomphes. Si les *Free French* ne furent en vérité pas légion, ils constituèrent cependant par leur diversité d'origine sociale, politique, idéologique, confessionnelle, un groupement humain qui pouvait prétendre représenter la France et dont le chef pouvait se permettre de parler en son nom.

Au sein de cette France Libre, dans le cadre des Forces aériennes françaises libres, j'éprouverai enfin les satisfactions incomparables de joie et d'orgueil de l'homme de guerre qui fait son « métier ». Mais avant de les atteindre le cheminement sera dur, long, émaillé de sentiments violents de colère, de honte, de rage, face à l'abandon des uns, à la lâcheté ou la neutralité des autres ; satisfactions et sentiments retracés dans ce récit simple, sans fard, dédié à la mémoire de mes camarades morts au « vrai » champ d'honneur.

Loin de moi la prétention de faire œuvre d'historien : il s'agit du témoignage d'un Français libre qui s'est trouvé mêlé à des événements historiques et a rencontré l'un des grands acteurs de la dernière guerre.

Pendant des années, sans jamais parvenir au bout, j'ai tenté d'écrire ces souvenirs pour mes enfants et, plus encore, pour mes petits-enfants qui ignorent tout de cette période, et qui ne peuvent imaginer aujourd'hui la grande querelle d'une époque où se jouait le sort de la France pour longtemps, pour l'éternité à vue d'homme. Enfin voici cette rédaction terminée.

Je souhaite que ce récit fortifie en eux l'amour de leur beau pays et les entraîne à réagir comme l'ont fait les rares

volontaires de juin 1940, si la France venait à se trouver de nouveau en péril de mort.

Peut-être d'autres, jeunes et moins jeunes, prendront-ils intérêt à parcourir ces pages. J'espère qu'ils ne retiendront pas seulement le récit de simples aventures. Puissent-ils chercher, à travers elles, à comprendre les états d'âme et les mobiles de ceux qui ont vécu tant de drames dans l'incompréhension ou l'hostilité de beaucoup de leurs compatriotes. S'ils se donnent cette peine, cela prouvera qu'il existe encore chez nous des hommes de bonne qualité, amoureux de leur pays. Grâce à eux, même s'ils sont en petit nombre, ce pays vivra, surmontera les épreuves d'aujourd'hui et triomphera des périls de demain.

Grâce à eux, comme le général de Gaulle me l'a répété fin novembre 1968, lors de mon dernier entretien avec lui, dans son bureau de l'Elysée : « La France restera éternelle et nous enterrera tous, vous comme moi. »

Le premier de ces livres est intitulé "L'Europe nouvelle" et le second "L'Europe ancienne". Le premier est un ouvrage de synthèse qui résume les principales idées et tendances de la pensée européenne moderne. Le second est un ouvrage de détail qui traite de la civilisation européenne dans son ensemble. Les deux ouvrages sont écrits en un style clair et précis, et ils sont très intéressants à lire. Ils sont indispensables à tout lecteur qui veut comprendre l'esprit de la civilisation européenne.

Après ce livre France Libre, dans le cadre des Forces armées françaises libres, j'étais en Italie. J'étais responsable de la zone de l'Apennin. C'était un travail très dur, très intéressant, et très important. C'était une expérience très enrichissante. J'ai appris beaucoup de choses et j'ai rencontré beaucoup de gens très intéressants. C'était une période très difficile, mais aussi très belle. J'ai été très heureux de participer à la libération de la France.

Après ce livre, j'ai écrit le premier de mes livres d'histoire. Il s'intitule "L'histoire de la France". C'est un ouvrage de synthèse qui résume les principales idées et tendances de la pensée française moderne. C'est un ouvrage très intéressant à lire. Il est indispensable à tout lecteur qui veut comprendre l'esprit de la civilisation française.

Après ce livre, j'ai écrit le second de mes livres d'histoire. Il s'intitule "L'histoire de la France". C'est un ouvrage de détail qui traite de la civilisation française dans son ensemble. C'est un ouvrage très intéressant à lire. Il est indispensable à tout lecteur qui veut comprendre l'esprit de la civilisation française.

Après ce livre, j'ai écrit le troisième de mes livres d'histoire. Il s'intitule "L'histoire de la France". C'est un ouvrage de détail qui traite de la civilisation française dans son ensemble. C'est un ouvrage très intéressant à lire. Il est indispensable à tout lecteur qui veut comprendre l'esprit de la civilisation française.

## CHAPITRE PREMIER

### D'UNE GUERRE A L'AUTRE

Je suis né dans une ferme d'un modeste village de Picardie, à droite en descendant le chemin de la Forge, deux ans avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale. A l'époque, les femmes accouchaient dans leur maison, assistées par le médecin de campagne et, le plus souvent, par une « matrone ». C'était simple, mais non sans danger pour la mère et l'enfant.

Mes parents ne m'ont jamais raconté ce premier épisode de ma vie ; il a dû se passer sans histoire. Mon père, paysan de pure race, de taille moyenne mais bien bâti, était veuf. Son fils Stéphane était élevé par sa grand-mère. Ma mère, bourgeoise d'Amiens, était veuve elle aussi. Elle avait épousé en premières noces un Norvégien installé à Dunkerque. Un fils, Henri, né de ce mariage, habitait avec nous. Mon frère Robert, mon aîné de trois ans, était blond comme les blés, avec de lourdes boucles enviées par les filles. Je faisais mon entrée dans cette famille, brun aux yeux bleus, si bleus paraît-il qu'ils firent dire à mon parrain le jour du baptême : « Avec des yeux comme ça, il fera pleurer les femmes. »

En août 1914, mon père part à la guerre. Un oncle réformé, Gabriel Thorel, d'Amiens, vient à la ferme. C'est le temps de la moisson et avec les vieux, les enfants et

surtout les femmes, il faut bien faucher, lier et couvrir les éteuils de jolis cavaliers (on appelait ainsi des tas de quelques bottes, souvent recouverts de deux bottes le cul en l'air, attachées par un lien de paille).

Mais voilà qu'une autre race de cavaliers s'annonce. Un bruit court dans le village : des uhlands ont été aperçus dans le bois de Longueval, à 5 kilomètres de là. La santé de mon oncle Gabriel est fragile, il n'en est pas moins homme de décision. Il faut fuir car les uhlands sont des gens de très mauvaise réputation. Ils brûlent, tuent, pillent, violentent, et découpent les enfants en morceaux.

La voiture à cheval est vite prête. Ma mère prend à la volée quelques affaires de première utilité et cache l'argenterie dans le four de la cuisinière. Le cheval réagit sous le fouet et la voiture s'élance en direction de Ginchy, d'Albert et d'Amiens, la grand-ville, où l'accueil sera assuré par les frères et sœurs de Maman. Je n'ai évidemment conservé aucun souvenir de cette première fuite, mais le récit, souvent répété, s'est gravé dans ma mémoire.

Ginchy passé, c'est Longueval et c'est là où, au dire des rumeurs, nous attendent les uhlands. Le cheval fatigue mais le fouet crépite. C'était vrai : ils sont là, à proximité de la route. Ma mère prend les guides : l'oncle se dissimule dans le fond de la voiture ; « ils » laissent passer cette femme et sa marmaille. Sont-ils fatigués, perdus, saouls ou pris d'un sentiment de pitié ? Personne ne le saura jamais. Le voyage vers Amiens se poursuit sans nouvel incident. Nous voici « réfugiés », un statut bien peu enviable !

Je ne sais rien de l'accueil à Amiens, traversée par les Allemands, puis libérée par le reflux vers le nord après la bataille de la Marne, mais ma mère, mes frères et moi sommes encombrants. Par chance, mon grand-père maternel a fait construire un chalet à Fort-Mahon (près de Berck). Nous y resterons plus d'un an. Mon premier souvenir (un peu flou) date de cette époque, mais il est bien difficile de faire le partage entre les histoires racontées et les faits ou images réels. Qu'importe, je couchais dans le lit de ma mère : mon père vint en permission. Il était en uniforme bleu horizon ; de longues moustaches barraient son visage. Il était fort, très fort même et ses yeux gris acier m'effrayaient. Mais, avant toute chose, il dormit avec Maman et me priva de la chaleur de la tanière. Je le pris en grippe

et il regretta, j'en suis sûr, d'avoir conçu un petit monstre pleurant, hurlant, suffoquant de rage et qui lui criait : « va-t'en ». Il ne m'a jamais dit le souvenir conservé par lui de cette permission de détente.

Un autre de mes oncles, frère de ma mère, l'oncle Pierre, racé, élégant, enjoué, à l'estomac sans fond, était interprète. Il connaissait l'anglais pour avoir épousé Mabel, une fille d'Angleterre, neurasthénique, transparente et impossible à nourrir. Ma mère, très Samaritaine, la recueillit à Dreux où nous avons émigré. Nous habitions chez Mme Dieupart, dans une solide maison plantée au milieu d'un jardin. L'air moins vif qu'à Fort-Mahon me convenait mieux, paraît-il.

Après, ce fut La Varenne-Saint-Hilaire : une triste maison, rue du Chemin latéral de l'Est, qu'une horrible clôture séparait des voies de chemin de fer, en lattes noircies, au-delà d'un mauvais chemin d'escarbilles aux flaques persistantes. Quel décor ! J'ai cinq ans. Mes frères me conduisent, ou plus exactement me traînent à l'école, car j'ai horreur de marcher. Il y a peu d'argent à la maison et quand les allocations arrivent en retard, Maman fait nos poches dans l'espoir de retrouver quelques gros ou petits sous en bronze distribués en début de mois. C'est la guerre : elle n'est ni fraîche, ni joyeuse.

La guerre : nous connaissons son déroulement car les illustrés et les publications en parlent, et nous lisons *les Trois Couleurs* et *les Pieds Nickelés* quand il y a des sous dans le porte-monnaie de Maman.

Tout à coup, c'est la fin des hostilités et la joie renaît autour de moi malgré la grisaille du temps. Ma mère sourit et ses yeux clairs illuminent son visage enfin détendu. Comme je t'aime Maman. Et puis, la France a gagné !

Mon père, rapidement démobilisé, rassemble la famille rue Laurandeu à Amiens. Le village et la ferme ont été rasés et la terre est trop meurtrie pour être labourée. Il faut la débarrasser des débris de la dure bataille de la Somme : barbelés, piquets de fer en tire-bouchon, tôles rouillées, douilles d'obus, fusils, cartouches, fusées, grenades... Il faut combler les trous d'obus et de mines, reboucher les tranchées.

Je n'ai pas encore vu ce désolant spectacle, mais, un an



après, je comprendrai quand mon père me conduira au village.

Ce sera au printemps 1920, par le train jusqu'à Albert, puis dans une voiture à cheval qui cahote sur les routes défoncées. Heureusement, mon père tient fermement les guides et, au pas, parfois au trot, nous progressons. J'ai le cœur barbouillé par l'odeur de graisse et par le balancement de la carriole mal suspendue. Il fait grand beau temps. Les coquelicots s'étalent en tapis rouge avec au centre de chaque fleur une croix noire. Les Allemands les auraient-ils semés en guise de témoignage ? ou bien serait-ce une image de sang ? Nous atteignons le bois de Longueval à l'endroit où ma mère a eu une si terrible frayeur en août 1914. Le bois, aujourd'hui, c'est manière de dire, car seuls dépassent d'un vilain taillis des troncs d'arbres noirs, calcinés, déchiquetés. Pas un seul n'a survécu à l'intensité et à la durée des combats en ce point culminant de la bataille. Des villages ont été perdus et repris sept fois avant l'offensive victorieuse de l'été 1918. Alors...

Après Ginchy, mon père me montre, sur la gauche de la route, le camp chinois. Pourquoi ce nom ? il ne sait pas, mais c'est un amoncellement extraordinaire de tous les débris de la guerre : des voies de Decauville arrachées, des wagons renversés, des cagnas sordides, des emplacements de batteries d'artillerie, des tas de pieux et de rouleaux de fil de fer barbelé.

Au sommet d'une côte, mon père dit en m'indiquant la direction : « Tu vois, là-bas, c'est le village ; c'est Lesbœuf. » Je regarde de mes yeux neufs, mais ne vois rien... « A un kilomètre devant », insiste mon père.

La voiture roule maintenant sur des billes de chemin de fer inégales et branlantes tout juste posées sur la glaise. Enfin, je distingue un monticule de gravats à droite du chemin bordé de briques cassées, de poutres et de débris. Pas de maison, pas un pan de mur, mais des orties partout, hautes et vertes, qui cachent la ligne du terrain.

« Tu vois, là, c'était l'église. » Je comprends : le monticule, c'était le clocher, le clocher de l'église de mon baptême !

Le pèlerinage continue dans le même décor sans cesse renouvelé. « Là, c'était la ferme. » Nous descendons et avançons avec précaution à cause des détritits, des mor-

ceaux de verre, de la cave dissimulée comme un piège par les orties. Aucune trace de bâtiment n'apparaît.

Encore un bout de chemin à pied et voici le premier et le seul vestige d'une maison de mon village : un angle de fenêtre dans un pan de mur de trois mètres de haut. « C'était la ferme Choque, des cousins éloignés. »

Dieu merci, à huit ans, on ne philosophe pas. J'ai gardé simplement le souvenir d'un retour silencieux. Je vivrai un an dans mon village, participant avec les gamins à des jeux merveilleux et dangereux sur le champ de bataille. Le camp chinois est un réservoir sans fin d'objets défendus : cartouches de fusils et de mitrailleuses, obus de tous calibres, caisses de grenades et de fusées éclairantes. Nous « tirons » le lapin avec des fusils Lebel à canon scié par le fils du maréchal ; nous reconstituons sur près de deux kilomètres une voie de Decauville, poussons les wagonnets en haut de la côte et nous laissons délicieusement glisser dans la descente ; nous faisons courir des feux avec les bâtons de poudre et cachons au retour nos trésors sous le plancher d'une baraque demi-lune. Des accidents se produisent dans les villages voisins, en particulier des doigts d'enfants sont arrachés par l'explosion des détonateurs. Par chance, notre équipe sortira indemne de ces jeux défendus, mais combien excitants.

J'irai à l'école communale réouverte et tenue par un excellent instituteur, M. Hennequez. Je garderai les vaches pendant les vacances et reviendrai à la ferme sur le dos de Blanchette, une bête paisible, un peu tuberculeuse.

Nous vivions dans une baraque de luxe pour l'époque et pour le lieu. Une baraque « Bessonneau » à double paroi de bois, plâtrée à l'intérieur et couverte en ardoise avec, comme confort, un fourneau dans la cuisine, une salamandre dans le salon-salle à manger, des lampes à pétrole, l'eau d'une citerne rafistolée et, naturellement, sans chauffage dans les chambres. A l'extérieur le dur climat de Picardie, froid, humide et venteux l'hiver, chaud, accablant l'été. Un climat vivifiant somme toute, avec, en prime, d'octobre à avril, la boue collante du pays, cette terrible boue tant redoutée des soldats d'hier.

Cependant, la terre reprenait forme sous les coups des terrassiers, belges pour la plupart, et les chevaux en provenance d'Allemagne, livrés au titre des réparations, permet-

taient de reprendre les travaux des champs : labours, her-  
sages, semailles, et l'on moissonna à nouveau.

Ma mère nous aimait comme toute mère aime ses enfants, mais elle avait aussi de l'ambition pour mon frère Robert et pour moi. Malgré la difficulté du temps, mon père accepta de nous mettre en pension à Amiens à l'école Jeanne d'Arc, rue Louis-Thuillier, un peu en contrebas du stade Moulouguet, l'Amiens Athlétique-Club. Robert a douze ans, moi neuf. Lui est grand, moi petit. La séparation est sévère ; j'ai gros cœur : je pleure en rêvant, je rêve en pleurant, le soir, la tête enfouie sous le drap. Le collègue est bien tenu par M. et Mme Magne et nous sommes de bons élèves. Parfois, nous sortons dans la famille amiénoise, le plus souvent chez tante Edmée, la femme de l'oncle Gabriel, la mère de Geneviève. Mais, Dieu, comme nous sommes timides et maladroits ! Nous servons la messe et les offices à l'église Saint-Martin toute proche du collège et nos émoluments trimestriels d'enfants de chœur, mis en commun, nous permettent d'acheter des boîtes de Meccano. Nous n'aurons jamais d'autres jouets.

A la rentrée de 1923, Robert reste à la ferme : mon père a besoin de lui, de ses bras déjà forts et je pars seul à onze ans pour le collège Saint-Joseph reconstruit à Sluis (l'Ecluse), en Zélande, après l'expulsion des Frères des Ecoles chrétiennes en 1908. C'est continuer la tradition de la famille. Vers 1865, sous Napoléon III, mon grand-père Désiré, vingt-cinq ans plus tard, sous la III<sup>e</sup> République, mon père et mon oncle Charles avaient été élevés dans ce même collège alors implanté près de Saint-Omer. En 1890, le frère Evariste Abel était jeune professeur. Maintenant directeur, il aimait à raconter pour distraire les jeunes frères qu'un jour, il avait reçu « deux soufflets ». Il parlait naturellement de mon père et de mon oncle. Il m'accueillit avec une tendresse de cœur inégalable. Merci, très cher Frère. Après beaucoup de larmes versées dans une brève période d'adaptation, cinq années s'écoulèrent studieuses, enrichissantes, vivantes, les journées coupées de folles récréations au cours desquelles, à tant crier, je perdais souvent la voix. On ne parlait pas à l'époque de « complexes », de traumatismes, de dépressions et, à ma connaissance, aucun des 450 élèves du collège n'en eut jamais. De 6 h 30 à 20 h 30,

quatorze heures par jour, tout était matière à éducation, à instruction. Je ne sais si notre personnalité était étouffée, mais je vous assure qu'elle se portait fort bien, de la messe du matin à l'étude du soir. Nous avions peu d'ouverture sur le monde extérieur, à l'exception de promenades dans la campagne ou vers la mer du Nord, mais n'en souffrions aucunement. Longtemps après, j'ai évoqué ces promenades où nous marchions en rangs, protégés par nos grands capuchons noirs souvent alourdis de pluie, ou par nos cache-nez de laine, le froid venu.

A la rentrée de 1926, j'entre en première avec l'espoir de me présenter à la première partie du baccalauréat « Sciences-langues » l'été suivant : l'espoir, car pour cela il me faut obtenir une dispense de plus d'un an et c'est contraire à la règle. En fait, l'Académie de Lille ne transige pas avec celle-ci et m'autorise seulement à me présenter à la session d'octobre, obligeant ainsi un candidat trop jeune à travailler pendant les grandes vacances et à rentrer au collège le 15 septembre pour subir des séances de bachotage. Mais qu'importe, cette année-là la moisson fut belle et belle aussi l'ouverture de la chasse. Je fus reçu, tout juste reçu il est vrai, en dépit de l'esprit de revanche des examinateurs de l'Académie, en grève en juillet. Déjà ! Le 4 juillet 1927, sans émotion cette fois, j'obtenais la deuxième partie du baccalauréat (mathématiques élémentaires), mais je ratais une mention par suite d'une double défaillance à l'oral en géographie et en allemand. Mon père me fit les gros yeux, sans pouvoir dissimuler sa fierté, mais j'eus le sentiment de faire, ce jour-là, un très beau cadeau à ma mère, cadeau combien mérité, pour tant d'amour, de volonté, de sacrifices.

Maintenant, il fallait pour la première fois choisir ma voie car il n'existait pas à l'Ecluse de classes de préparation aux grandes écoles. Quoi faire ? Devenir ingénieur chimiste ? Oui, mais où ? Ce fut au lycée d'Amiens où je devins externe libre avec résidence chez mon demi-frère Henri qui habitait rue de Mersey. Mais le charme des études était rompu dans ce nouvel environnement. Les professeurs de « Taupe », de qualité certes, s'intéressaient en priorité aux élèves de 2<sup>e</sup> et de 3<sup>e</sup> années, seuls candidats à un éventuel succès en fin d'année scolaire.

Livré ainsi à moi-même, à seize ans, sans expérience aucune de l'effort solitaire, je perds pied. Mais, dans ce temps de doute et de réflexion, j'ai trouvé ma vocation. Je serai aviateur. Les souvenirs d'hier, les rêves quotidiens de ma jeunesse, de mon adolescence, sont remplis des exploits des pilotes de la guerre. Une nouvelle race de chevaliers est née qui a pris la relève de ceux d'antan : des croisés du Moyen Age, des corsaires du XVII<sup>e</sup> siècle, des soldats de la Révolution et de l'Empire, des conquérants au XIX<sup>e</sup> siècle de nos territoires coloniaux, des cavaliers de la bataille des frontières du début de la dernière guerre. En quelques années, des hommes enthousiastes, imaginatifs, ingénieux, tenaces, courageux, ont fabriqué des machines volantes, des cerfs-volants assistés, heureux de « tenir l'air » comme l'on disait à l'époque, quelques secondes, puis quelques minutes. Très vite l'avion a pris tournure, ses performances se sont améliorées et le plus grand rêve de l'homme s'est enfin concrétisé.

J'ai une certaine idée de ces années d'histoire, mais mes connaissances se précisent à dater de 1914. La guerre venue, pour les aviateurs comme pour les autres, finis les exhibitions, les meetings, les tentatives de record, l'avion entre dans la bataille et le monde entier connaîtra les exploits prodigieux, les combats héroïques livrés dans le ciel de France et de Belgique par les Guynemer, Fonck, Nungesser, Védrynes, Heurtaux..., quelle belle épopée ! Elle ne peut laisser indifférents les jeunes auxquels ces « anciens », à coup de victoires, ont ouvert les portes du ciel. Dix ans après, les enfants du temps de la guerre n'ont rien oublié des exploits de leurs aînés.

Ils vibrent à nouveau à la lecture, parfois à l'écoute d'un mauvais poste de TSF, des aventures de ces aviateurs en quête de reconversion, la paix revenue. Blériot a péniblement traversé la Manche en 1909 ; Roland Garros, la Méditerranée avant 1914, mais voici que Costes et De Brix viennent de réussir la traversée de l'Atlantique Sud et, en matière d'apothéose, Charles Lindbergh, seul à bord du *Spirit of St Louis*, celle de l'Atlantique Nord.

Les raids de ville à ville, de pays à pays, de continent à continent, se multiplient avec succès. Les records de durée en vol, de distance en ligne droite, de vitesse, d'altitude sont battus, pulvérisés, d'année en année. sinon de mois en

mois. D'autres aviateurs, parfois les mêmes, ont découvert une nouvelle mission : transporter le courrier, l'acheminer par tous les temps, de nuit comme de jour, d'abord de Toulouse à Casablanca, puis à Dakar, puis en Amérique du Sud, toujours plus loin. Cette mission deviendra leur raison de vivre, parfois, trop souvent hélas, de mourir au service des hommes ; des hommes que d'autres transporteront demain. Pourquoi pas ?

Tout cela crée chez moi un attrait auquel je ne cherche pas à résister : je serai aviateur. La raison n'intervient pas dans mon choix. C'est là, sans doute, la marque d'une véritable vocation. Adieu l'idée saugrenue de devenir ingénieur chimiste ; les fioles de Lesbœuf, péniblement acquises, ne serviront jamais. Dans mon cas c'est absurde de vouloir être aviateur car mon estomac ne résiste à aucun mode de locomotion. Je suis malade en voiture à cheval, en train, en tortillard. Et puis, comment avouer cette vocation à ma mère, elle si aimante et si craintive pour ses « petits ». Ce serait lui faire une trop grande peine, elle aurait trop peur, il me faut trouver le moyen d'arriver à mes fins sans la faire pleurer.

A l'époque, il était possible de devenir officier aviateur en passant par l'Ecole polytechnique, mais la même possibilité s'offrait à la sortie de Saint-Cyr, cependant école d'infanterie par excellence. La solution était là, car ma mère sera très fière d'avoir un fils officier. Aux vacances de Pâques, je lui dis : « Tu sais, maman, Polytechnique est d'un niveau trop élevé pour moi. Le professeur de mathématiques le pense. Malgré tous mes efforts (*sic* !) je décroche, je perds mon temps. Il me conseille de me présenter à Saint-Cyr. Le concours est davantage à ma portée. Ça ira plus vite et dès octobre, je ne serai plus à charge. »

Maman comprend ; elle est heureuse, moi aussi, mais il me faudra tenir mon secret longtemps, jusqu'à la sortie de Saint-Cyr.

Renseignements pris, il faut avoir dix-sept ans le 1<sup>er</sup> octobre de l'année du concours de Saint-Cyr pour être autorisé à s'y présenter. Je suis né un 4 octobre. Les militaires vont-ils me faire coup des « Académiciens » de Lille et, cette fois, me faire perdre un an ?

Ils le feront ! Malgré l'intervention, à la demande de ma mère, du général Bucant, inspecteur de la cavalerie,

né à Lesbœuf et protégé par la famille dans son enfance difficile, ma demande de dérogation de quatre jours est bel et bien refusée. Mais le général suggère de m'envoyer au Prytanée militaire, excellent centre de préparation à Saint-Cyr, et de demander une demi-bourse d'études, qui sera vraisemblablement accordée sur présentation d'un bon livret scolaire.

En octobre 1929, me voici « Brution ». Je le suis avec aisance, sans complexe, sans problème, plutôt satisfait de retrouver avec l'internat un système de vie organisée. Physiquement, tout va bien : le sport, la chasse, les moissons m'ont développé à tel point que j'ai rattrapé mon frère Robert en taille, en force, en corpulence. Avec plaisir, je revêts l'uniforme bleu foncé, genre uniforme des enfants de troupe, travaille sans excès, participe à de mémorables chahuts, rencontre des camarades pour la vie, pratique l'équitation, l'escrime, fréquente parfois « l'Ours », le cahot, multiplie mes démêlés avec l'adjudant Bonguet, un ivrogne surveillant d'études, obtiens de bons résultats et deviens sergent dans la classe de Cyr III.

De retour à la maison après l'examen, je fais le pari avec mon père, sceptique, d'être reçu dans les cinquante premiers, pari gagné à une place près : 49<sup>e</sup> sur 454. Ce n'est pas si mal ! Mon père m'offre une montre et ma mère brode le numéro 49 dans l'angle d'une jolie pochette en soie.

De 1930 à 1932, je suis élève officier à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr. Deux années faciles, oui, faciles, malgré les brimades des anciens, l'astiquage du coquillard, le crapahut sur le *marshfeld* torse nu en plein hiver, les tenues de campagne à la garde, les revues de détail, la boue de Satory, les camps militaires de La Courtine et de Sissonne, le niveau moyen de certains instructeurs, le fanatisme « biffin » d'autres, le mépris pour les candidats « Avia », les cours, tantôt insipides, tantôt passionnants. Beaucoup de joies saines et profondes compensent la rigueur de la discipline : la belle solidarité brutionne, la franche camaraderie, les filles du *zingo*, les petits pains au jambon de la Malvina, aussi vieille que ses joues, les matches avec l'équipe de football de l'Ecole, un vol sur Breguet XIX au cours duquel je suis naturellement malade. Toute ma

vie, je conserverai la fierté d'avoir appartenu au 1<sup>er</sup> bataillon de France et cependant mes notes de sortie pourraient laisser croire à d'autres sentiments.

Le lieutenant Lassalle, mon instructeur écrit : « S'est considéré comme en exil pendant deux ans. » Il ajoute : « Travail d'après les coefficients. » Ainsi, je n'avais donc pu cacher mon peu d'attrait pour l'infanterie ni le dosage de mes efforts. Mais n'était-ce pas de bonne tactique d'obtenir des notes élevées dans les matières à haut coefficient et de délaissier les autres, souvent sans intérêt pour un futur officier d'aviation ?

Pendant, le moment arrive d'avouer la vérité à ma mère. Malgré beaucoup de ménagements, ce sera pour elle une rude épreuve mais, après quelques larmes, de grand cœur, comme toujours, elle respectera la volonté de son fils qui, d'ailleurs, ne dit pas toute la vérité. Je ne suis pas le seul à dissimuler : un camarade, Maxime Postal, dans la même situation, me demandera de l'accompagner chez ses parents, épiciers dans la région de Reims, pour leur expliquer que nous portons tous deux le même uniforme, c'est vrai, mais que lui, prudent, a choisi l'aérostation — ce qui est faux naturellement — et que les ballons d'observation, les « saucisses », sont rattachés au sol par un solide filin et ne présentent aucun danger.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1932, me voici sous-lieutenant d'aviation, élève de l'Ecole d'application de l'aéronautique à Versailles. La promotion est réduite en nombre : 20 saint-cyriens, 4 polytechniciens et 6 élèves officiers d'active, en fonction sans doute de l'importance accordée par les états-majors au rôle de l'aviation dans la conduite de la future guerre. Voilà, selon eux, qui sera suffisant pour chasser l'ennemi du ciel, prendre des photographies, effectuer des réglages d'artillerie, reconnaître les positions de l'adversaire, détruire les forces et la puissance industrielle de l'ennemi, attaquer les troupes du champ de bataille, etc.

Mais tel n'est pas notre problème. Nous sommes là, heureux d'y être, superbes dans nos uniformes neufs, traités comme des officiers et, après les cours et les séances de vol, libres, vraiment libres. Nous vivons à l'hôtel ; les filles sont compréhensives, c'est vraiment la belle vie. A Villacoublay, nous approchons les avions, des Breguet XIX graissés à l'huile de ricin, et l'apprentissage du métier d'ob-



servateur, à basse altitude, en hiver au-dessus de la vallée de Chevreuse, est redoutable pour mon estomac. Il faut pourtant tenir et, entre deux hoquets, je prends des photos, fais des croquis, note la circulation, m'essuie d'un revers de gant et recommence. Ah ! ce carrefour de Rocquencourt alors en construction !

Et puis, tout à coup, c'est le paradis tant attendu. C'est Avord et son école de pilotage. L'ambiance est merveilleuse avec son parfum de laisser-aller et d'élégance des aviateurs de la dernière guerre. On roule au sol sur des Morane 130 à moteur rotatif 80 cv Gnome et Rhône dont les ailes, en partie désentoilées, interdisent l'envol. On fait des « chevaux de bois », puis des tours de piste et, un jour, l'un des plus beaux jours de ma vie, le moniteur descend de son poste : « N'oubliez pas de désengorger le carburateur (c'est un bloc tube Tampier à réglage séparé d'air et d'essence). Allez-y. Bonne chance ! »

Des millions d'hommes et de femmes à travers le monde ont depuis connu la griserie du lâcher, mais, en 1933, c'est encore le privilège d'un petit nombre et je suis de ceux-là.

Retour au sol sans casse. « Encore un tour. » Je suis lâché.

Des jours de rêve s'écourent dans ce pays de Berry dominé par la magnifique cathédrale gothique de Bourges. Instructeurs, chefs de piste et moniteurs rivalisent de compréhension et d'efficacité pour faire de nous de vrais pilotes. En fin de semaine, beaucoup d'entre nous, par le train ou en moto, regagnent Paris et leurs amours... Je suis de ceux-là, car au triomphe de Saint-Cyr l'année précédente j'ai fait la connaissance de Damoiselle Suzel Jacquot Pioger, fine, élégante, le nez légèrement retroussé. Elle est fille d'un rédacteur de la préfecture de Seine-et-Oise et sa mère fut en son temps d'une grande beauté. Elle deviendra ma femme en juillet 1934.

Mais, après Avord et ses joies, c'est en octobre le retour à Versailles, la reprise des cours, un hiver dur, froid, des essais de patinage sur le grand canal, la location avec Santini, Postal, Budan du Russé, d'un grand appartement à l'angle du boulevard de la Reine et de la rue Ste-Victoire, des soirées d'amoureux rue de la Paroisse chez les parents de Suzel, et quelques vols comme pilote sur Breguet XIX.

La deuxième année d'école se poursuit par un séjour à

**Jacques Soufflet dont l'enfance picarde a été profondément marquée par la Première Guerre mondiale, est capitaine de l'armée de l'Air lorsque, en 1940, l'Allemagne nazie écrase la France. Des jours de deuil aux heures d'espoir, des prisons africaines à la fausse liberté de Vichy puis à la vraie liberté retrouvée et au combat, voici son "étrange itinéraire". Parti de Royan le 17 juin 1940, il passe à Londres, pour aboutir à Vitry-en-Artois fin 1944. Il commande alors le groupe Lorraine. Jacques Soufflet termine la guerre comme lieutenant-colonel. Peu avant la capitulation de l'Allemagne, il est affecté au cabinet militaire du général de Gaulle. Il sera ministre de la Défense en 1974.**

**Un témoignage précieux et d'une grande probité.**



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

